

— C'est égal, dit-il, vous avez eu une fameuse veine.
 — Vous appelez cela une veine, vous? grommela sir William.
 — Assurément, puisque vous avez vu le seul lion qui existe sur ce territoire.

— Qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, mais je suis en droit de le supposer.

On soupa et comme on se rembarquerait dès l'aurore, on se coucha fort tôt.

Pour comble de taquinerie, des légions de fauves, toute la nuit durant, tinrent les explorateurs éveillés par leurs hurlements nourris, si bien que sir William rageait de plus en plus.

— Et dire que ce bougre de Criquet prétend qu'il n'y a ici dans les jungles qu'un seul et unique lion! maugréa-t-il.

— C'est que depuis, ils ont fait des jeunes, observa le Bruxellois en riant.

On eut toutes les peines du monde à empêcher sir William de reprendre les armes et de se porter, au milieu des ténèbres, à la poursuite des importuns brailleurs.

Les trois quarts de la nuit se passèrent donc en insomnie et ce ne fut guère que vers le matin que, le vacarme cessant, l'on pût enfin goûter un peu de repos.

XL

CRIQUET NATURALISÉ AFRICAÎN

A peine l'espace était-il éclairé des feux du jour, que la caravane se trouva prête à continuer l'étape.

Pendant que le personnel s'embarquait, les Européens allèrent faire leurs adieux au monarque noir et lui présenter quelques minimes présents en guise de souvenir.

La séparation fut des plus cordiales et certes on pouvait se flatter d'être en pays d'amis.

Le roi et sa cour accompagnèrent les explorateurs jusqu'au fleuve, et déjà la flottille avait fait un bon bout de chemin que l'on échangeait encore des saluts fraternels.

Criquet en paraissait tout ému.

— Voici à les p... p... digérés que nous ayons rencontrés, dit-il.

— En effet, fit le chef, ceux-ci comprennent la bonne entente.

— Sous ce rapport les dangers sont passés, maître, ou du moins ils sont bien moins grands, intervint Mwama.

— Que veux-tu dire ?

— Que les peuplades que nous allons coudoyer sont de beaucoup plus pacifiques que celles que nous avons visitées. Il se peut que nous ayons encore quelque conflit avec l'une ou l'autre tribu, mais ce sera sans importance.

— C'est fort heureux.

On eut dit que Mwama n'avait pas exagéré, car pendant plus de huit jours on navigua sans le moindre trouble, sans le moindre incident.

Les cartes semblaient être tournées à l'avantage des explorateurs, dont la quiétude restait positivement à l'état permanent.

En outre le temps leur était particulièrement favorable, le soleil ayant tempéré son ardeur et la brise soufflant fraîche et bienfaisante.

Ainsi l'on allait d'étape en étape, voguant tranquillement pendant le jour et dormant la nuit comme des marmottes.

Cependant le neuvième jour une ombre vint se dessiner dans ce ciel resplendissant.

Sur le parcours du fleuve une tribu riveraine accueillit mal le passage des voyageurs.

A leur apparition on s'arma sur toute la ligne.

Les sauvages équipèrent des canots en grand nombre et déclarèrent les hostilités ouvertes.

Au bout d'une demi-heure une escadre d'embarcation colossale se serrait sur les eaux du fleuve, et des centaines d'indigènes, armés de flèches et même de fusils, s'apprêtaient à l'attaque.

Cette situation donnait à réfléchir aux explorateurs.

S'ils se sentaient en force de résister matériellement à cette attaque intempestive, ils n'en avaient pas moins à prendre des ménagements pour la sauvegarde de leurs trésors.

Les perdre pour le bon plaisir de se battre avec les nègres, eût été de la pure démente.

De Sambry pensa à cette éventualité.

Au surplus les minutes étaient précieuses, étant donné que les naturels tendaient déjà leurs arcs et levaient leurs fusils, en assaisonnant leur mimique de terribles cris de guerre.

A vrai dire les explorateurs ne surent au juste à quel moyen s'arrêter.

— Il faut à toute force conclure la paix, fit de Sambry.

C'était l'avis unanime.

Mais comment y parvenir ?

On pérora, on parlementa, on discuta, ce qui permit aux sauvages de proposer la cessation des hostilités moyennant un hongo exorbitant.

Bien que l'exigence fut excessive, de Sambry préféra y passer.

L'on décompta bon nombre de marchandises, et la flottille se reprit à naviguer vers d'autres parages.

On eut dit que ces indigènes réfractaires étaient destinés à porter malheur à la caravane, car le même jour un accident bien grave faillit leur faire perdre une bonne partie de leur fortune.

Vers le soir, alors qu'on flottait paisiblement, un des canots chargés d'or courut sur une roche cachée sous l'eau.

Le craquement fut d'une violence extrême, et l'embarcation se mit à sombrer.

Criquet faillit en perdre la raison.

Il courut de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant, foudroyant de sa colère les pauvres payeurs qui n'en pouvaient rien.

S'il l'avait osé, il les eut gifflés, ni plus ni moins, chose qui, en somme, serait certainement arrivée si de Sambry ne fut intervenu.

— Voilà nos trésors au diable ! cria le Bruxellois en se déménant.

— Vous ferez mieux de sortir les bras des manches, reprit sir William.

— A quoi bon ? tout est perdu.

— Pas du tout. Hâtons-nous.

Il fallait bien ne pas perdre une minute si on voulait sauver au moins l'équipage.

Ce fut un brouhaha indéfinissable.

Comme on se trouvait à quelque distance de la rive, les rameurs voulurent sauter par dessus bord, afin de se sauver à la nage ; mais sir William, qui avait remarqué le mouvement, se porta sur l'avant du canot, et tenant son revolver :

— Celui qui bouge est mort ! s'écria-t-il.

Revenu subitement à lui, Criquet imita l'exemple de son compagnon, et se carrant dans la même posture, sur l'arrière de l'embarcation :

— Celui qui bouge est mort ! répéta-t-il avec emphase.

La menace eut son effet immédiat.

Aucun des pagayeurs ne consumma sa tentative.

Sir William donna ordre de ramer vers la berge, et tous ensemble, sous le coup d'une peur atroce, se penchèrent sur leurs avirons et se mirent à doubler d'efforts pour exécuter ce mouvement.

La position était fort critique.

Le fond du canot avait été sérieusement endommagé, car la roche escarpée y avait fait deux énormes trous.

L'eau entraît librement et déjà les hommes en avaient jusqu'au-dessus des genoux.

Cependant on ne perdit pas une demi-seconde.

L'embarcation, bien qu'alourdie par les flots envahisseurs, glissa comme une plume sous les poussées des indigènes, si bien qu'elle eut bientôt atteint la rive.

Tout le monde se hâta de sauter à terre, après que Criquet eut enroulé autour de son corps la corde qui servait habituellement à l'amarrage.

A peine fut-on dehors que le canot disparut complètement sous l'eau.

Néanmoins le danger n'était que tout relatif, puisqu'en cet endroit le fleuve n'avait pas de grande profondeur et que l'embarcation se trouvait simplement échouée sur le sable.

Du reste, on n'aurait pas beaucoup de peine à la renflouer, attendu que la partie supérieure de son bord se montrait visiblement entre deux eaux.

En somme, on en serait pour un bain forcé et les embarras.

Pendant que s'accomplissait cette ennuyeuse aventure, le reste de la caravane s'était arrêté et s'était dirigé également vers le bord du fleuve.

— Il ne nous reste qu'à camper ici jusqu'à demain, dit le chef. Le jour est trop avancé pour entreprendre les travaux de sauvetage.

Ainsi fut fait.

On dressa les tentes, et comme les ombres de la nuit commençaient à envahir la nature, on songea au souper.

Les mets préparés par Nkéré trouvèrent tout le monde en bon appétit, surtout Criquet et sir William, dont l'émotion semblait avoir aiguisé l'estomac.

Aussi mangea-t-on comme des ogres, après quoi, la soirée étant encore longue, on alla respirer l'air frais au seuil des tentes.

Naturellement, on causa de choses et d'autres, et principalement, de l'organisation du sauvetage de la précieuse cargaison.

— Nous n'aurons pas de mal à retrouver le tout, fit de Sambry.

— Moi j'espère même que nous parviendrons à réparer le canot, remarqua Criquet.

— Il le faudra bien, car nous n'en avons pas un seul en trop.

— Sans compter qu'aucune tribu ne se trouve dans le voisinage, où nous pourrions nous en procurer.

— Voilà précisément.

On convint donc que la première besogne du lendemain serait le relèvement des trésors sombrés, après quoi l'on retirerait du fleuve le canot vide, que l'on s'efforcerait de réparer.

Tout étant ainsi bien réglé, on s'endormit, l'âme tranquille, jusqu'à ce que les premières clartés du jour fussent venus chasser tout le monde du lit.

Après déjeuner on entama les travaux.

Dès le commencement Criquet suait de grosses gouttes.

Il avait continuellement peur que le moindre des colis de minerais ne vint à manquer, et il aida de toute son énergie à porter les fardeaux.

Comme on se trouvait sur un bas-fond, on avait fait entrer dans l'eau une vingtaine de serviteurs, qui pouvaient ainsi, avec beaucoup de facilité, saisir les colis et les passer à leurs confrères se trouvant sur la rive.

Vu cette heureuse disposition, le labeur avançait rapidement, et au bout de deux heures, la cargaison fut entièrement transbordée.

Restait le canot.

Avec les forces réunies des porteurs on parvint aisément à le tirer sur la berge, pour l'examiner.

Il se trouvait dans un état fort piteux.

La câle était presque complètement détraquée, et l'on désespérait même quelque peu de sa réparation.

Cependant on en avait absolument besoin; et, d'une façon ou, de l'autre, on devait tâcher de le remettre en état de navigabilité.

Sans tarder, de Sambry donna des ordres en conséquence.

Le campement se trouva bientôt transformé en chantier; et pendant que les uns allaient dans la forêt voisine scier les troncs d'arbres nécessaires, d'autres préparaient ou aiguisaient les ustensiles dont on devait se servir.

On travailla sans interruption, et tout le monde prêta son concours, à l'exception de sir William, qui profita de l'occasion pour aller faire un bout de chasse.

Le lendemain au soir le canot se trouvait retapé ; et comme de Sambry désirait au plus tôt continuer la route, on employa encore une bonne heure de la nuit pour réintégrer le chargement aurifère.

— Nous voici en règle, dit le chef.

— Cet or nous donne des tracassés, répondit Criquet.

— Qui veut la fortune doit aussi en vouloir les soucis. Mais à propos, Criquet, persistez-vous toujours à faire le placement de votre quote-part sur le territoire même de l'Afrique centrale ?

— Plus que jamais ; et à ce sujet j'aurais à vous faire des confidences qui vous étonneront tous, peut-être.

— Des farces, mon ami, des farces ! intervint sir William.

Criquet prit un air grave.

— Je vous assure que non, dit-il. Si vous voulez vous donner la peine de m'écouter, vous apprendrez mes plans.

Le ton sérieux de ces paroles frappa singulièrement les explorateurs, y compris sir Darly, qui ouvrit de grands yeux.

— Voyons, Criquet, parlez ! dit le chef. Nous sommes tout oreilles.

Le Bruxellois prit une pose d'orateur et respira profondément, comme quelqu'un qui se prépare à prononcer un long discours.

— Vous savez tous, dit-il, ou vous ne savez pas, que je suis seul au monde. Sans père, sans mère, sans famille, je n'ai que vous autres, mes amis, à qui ouvrir mon cœur. Et encore, combien de temps, cette consolation durera-t-elle ? Nous voguons vers l'Europe ; dans quelques mois nous aurons atteint l'Océan Atlantique ; nous nous donnerons une dernière poignée de mains, puis chacun ira retrouver sa patrie et les siens. Moi aussi j'ai ma patrie, mais quelque amour que je nourrisse pour elle, là m'attend le vide, l'isolement, l'abandon. Aucun cœur n'y bat pour moi et personne n'y ouvre ses bras pour me recevoir. Bien souvent j'ai songé à cette position peu riante, et bien souvent aussi j'ai envié les mortels qui, comme Henri, ont une fiancée, une Cathérine. Croyez-moi, plus d'une fois mon cœur a battu je ne sais pourquoi, je ne sais comment. Alors je sentais qu'il me manquait quelque chose, que je ne comprenais point, que je ne pouvais définir. Depuis lors je suis rentré en moi-même et j'ai trouvé que ce qu'il me faut, à moi le bâtard, le repoussé, le paria, c'est une compagne qui puisse me remplacer

tout ce que les autres possèdent en dehors de moi ; je dois pouvoir affectionner et m'attacher pour la vie. Vous me direz que la réalisation de cette idée ne me sera pas difficile en Europe, parce que le hasard m'a mis à la tête d'une grande fortune. Eh bien non, j'en ai décidé autrement. Je m'aperçois bien que je ne trouverai jamais mon empire de Waouta et que sir William a eu raison de se moquer de moi sur ce point. Aussi je ne chercherai plus, mais je veux néanmoins me faire naturaliser africain. Les richesses que je possède, je veux les monopoliser en Afrique même, et quand nous serons arrivés dans les environs de Bolobo, je prendrai pour femme la fille d'une des tribus quelconques ; je m'installerai sur les lieux ; j'y fonderai une colonie, et ce que j'avais rêvé pour mon empire de Waouta, je le ferai pour mon royaume moins important. Les pays civilisés n'ont pas besoin de moi pour accomplir leur marche, et en agissant comme je l'ai dit, j'aurai du moins le mérite d'employer mes trésors au bénéfice de l'humanité, à l'émancipation de la lumière et au progrès de la civilisation.

Criquet se tut et laissa courir ses regards sur l'assistance.

Son raisonnement ne laissa pas que de stupéfier tout le monde.

Lui, d'ordinaire si insouciant, si volage, si léger, il parlait maintenant de choses nobles et grandes.

D'abord sir William eut des velléités de moquerie, mais devant l'attitude grave du Bruxellois, il sentit tout-à-coup un respect immense pour lui, envahir son âme et il était sur le point de le serrer dans ses bras.

De Sambry, ne put encore croire à ce qu'il venait d'entendre.

Il regarda Criquet dans le blanc des yeux et semblait vouloir percer jusqu'au fond de son être.

Il craignit d'avoir mal compris.

— Tout cela est-il vrai ? demanda-t-il.

— Aussi vrai que je suis ici, répondit Criquet.

— Vos plans sont bien arrêtés ?

— Irrévocablement.

— Mais, mon ami, en Europe la considération vous attend.

— En Afrique m'attendent la considération et la tranquillité.

— Saurez-vous vous habituer à cette vie exotique ?

— L'homme s'habitue à tout, surtout lorsqu'il sait que ses actions aident à la plus noble œuvre qui soit : la civilisation des peuples.

On discuta, on pérorait encore longuement.

Rien n'y fit.

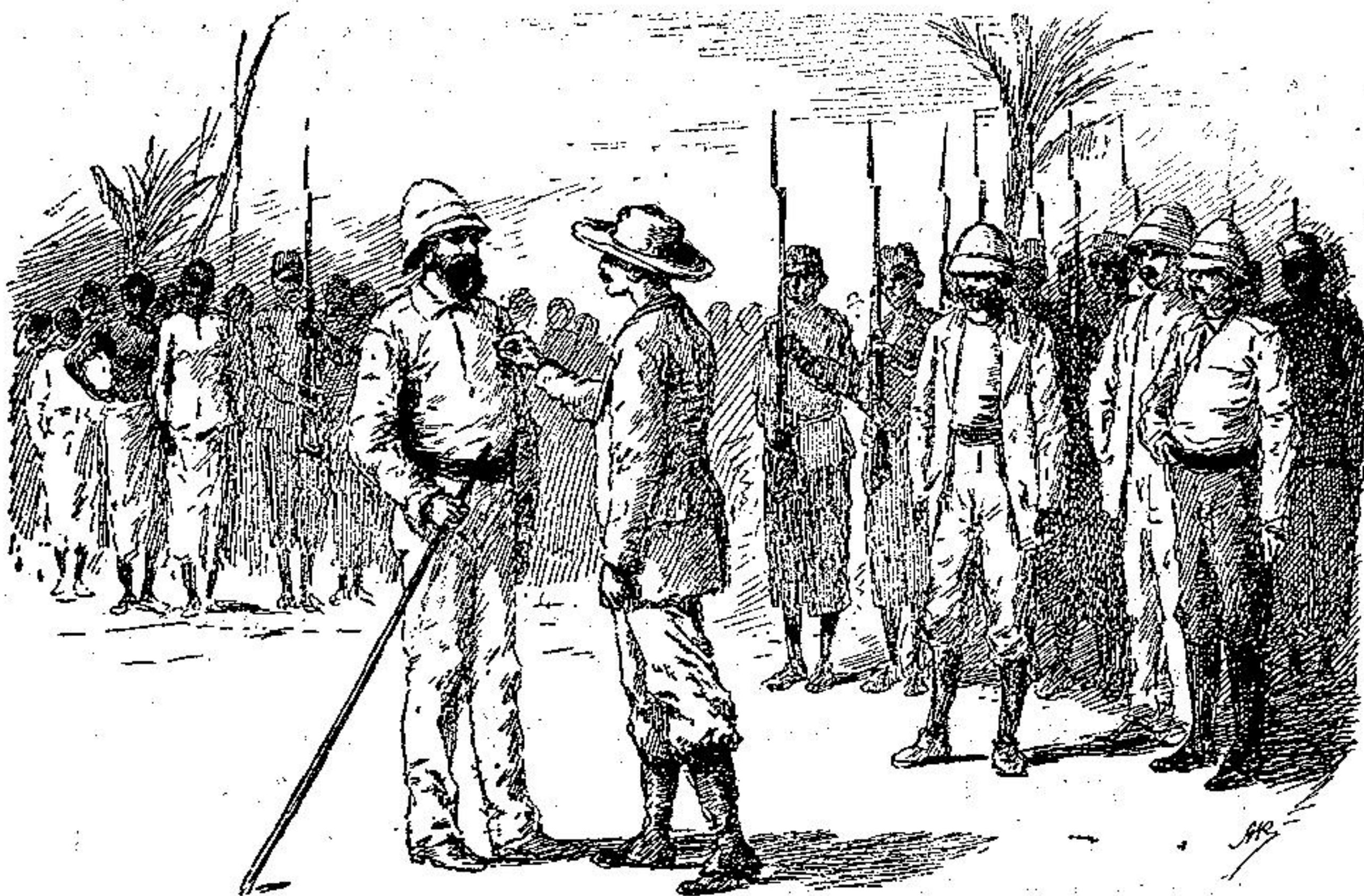
Criquet s'en tint à son idée, sans restriction comme sans faiblesse.

— Il ne faut pas essayer de m'en détourner, dit-il. C'est décidé, ce sera fait.

— Dans ce cas, il ne nous reste qu'à vous féliciter au nom de l'humanité, et qu'à forcer la marche pour atteindre sans retard les parages où vous comptez établir vos possessions, riposta le chef.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Je demande à être premier témoin du marié, dit sir William.



L'EXPÉDITION GROUPEE SUR LA PLACE PUBLIQUE. (P. 500.)

— Vous aurez cet honneur, répondit Criquet en lui serrant la main.

— Merci.

— Et moi j'entends être dame d'honneur de l'épouse, ria Cathérine.

— Je vous en suis bien reconnaissant d'avance, conclut le Bruxellois.

En conséquence on convint de considérer le plan de Criquet comme étant définitivement arrêté et l'on se jura de concourir par tous les moyens possibles à son accomplissement.

La conversation avait fait oublier l'heure tardive.

Le chef s'en aperçut.

— Songeons au repos, dit-il.

Sans tarder on se retira dans les tentes, afin d'être prêt à partir le lendemain de bonne heure.

Tout le monde dormit paisiblement, excepté Criquet.

Il ne pût s'empêcher de ruminer l'avenir, et plus il y pensait, plus il trouvait sa décision excellente.

Ce qui le rendait heureux c'était d'avoir eu le courage d'exposer nettement à ses compagnons ce qui, depuis longtemps, lui trottait en tête.

Puis il passa à des réflexions plus approfondies.

Il posa en esprit les bases du nouveau royaume dont il serait le chef, bases élaborées sur les améliorations matérielles et morales de son peuple, et il en vint à se féliciter sincèrement d'avoir eu cette pensée.

Ainsi passa la nuit, et quand vint le jour, Criquet n'avait pas même fermé l'œil.

On déjeûna à la hâte, et chacun reprit sa place dans les canots.

Désormais on avait un but à atteindre, une étape fixe à franchir.

On naviguerait sans prendre haleine.

— Je veux sans retard, installer Criquet, dit le chef.

— Votre avis est le mien, répondit sir William.

— Comme le nôtre, firent les autres compagnons.

— Du reste, nous aussi, nous touchons au terme de notre expédition, continua le chef.

— Comment l'entendez-vous ? demanda sir William.

— Nous allons songer à regagner l'Europe.

— En effet, notre pèlerinage a été long.

— Et quelque peu fructueux.

— Certainement.

— Mais si je quitte la terre africaine, c'est dans l'espoir d'y revenir,

— Moi également.

— Je compte réaliser mes trésors et les employer au bénéfice de l'œuvre.

— J'ai la même idée.

— Nous allons trop loin, mes amis, intervint Harris, N'escomptons pas l'avenir. Tous nous avons hâte de rejoindre les nôtres ; exécutons d'abord cette partie du programme. Nous avons fait un peu de bien dans ce pays sauvage mais nous ne saurions dire d'avance si nous en reviendrons faire encore. Certes, le plan est louable, mais si pendant

deux années nous nous sommes donnés entièrement à notre œuvre humanitaire, nous nous devons également quelque peu à notre famille. Qui sait ce que nous attend là-bas ?

Les paroles du docteur firent réfléchir.

On trouva qu'il avait raison, et que c'eût été folie que de prendre, dès à présent, des engagements.

Aussi s'en tint-on tout simplement au retour en Europe, quitte à voir ce qu'on ferait ensuite.

Depuis ce moment on eut dit qu'une nouvelle ardeur animait tout le monde.

Etait-ce la perspective du retour dans la patrie ?

Etait-ce la satisfaction du devoir accompli ?

On ne sut le dire, mais on se sentait plus courageux.

La bonne fortune se joignait à ces dispositions d'esprit, en écartant de la route des explorateurs, tous obstacles et tous accidents.

Pendant plus de quinze jours on naviguait sur le fleuve, sans rencontrer aucune tribu hostile et sans avoir à noter aucun incident sérieux.

Si, de temps en temps, on dut passer par un hongo plus ou moins onéreux, la chose méritait peu d'attention, attendu que ces exigences étaient essentiellement inhérentes aux voyages en Afrique centrale.

En somme, on descendit le fleuve avec des facilités inouïes, l'un jour ressemblant à l'autre, en calme et en régularité.

De la sorte on avait passé successivement Iboko, Ouranga, Ngombé, ainsi qu'une foule de villages moins importants.

— Demain nous serons à Loukaléla, annonça le chef.

— Eh bien, entre Loukaléla et Bolobo, j'entends fonder ma colonie, fit Criquet.

— Il en sera fait ainsi, fut la conclusion.

A Loukaléla on fut cordialement reçu.

De Sambry en profita pour se procurer quelques renseignements.

Il apprit qu'à trois jours de distance se trouvait une tribu habitant un petit village du nom de Tounda.

C'était une peuplade essentiellement pacifique, qui s'occupait spécialement d'agriculture.

Ses champs, soigneusement entretenus, produisaient de riches moissons et elle avait le secret de l'élevage du bétail.

Le monarque de l'endroit venait de mourir de vieillesse, et l'on allait devoir pourvoir à son remplacement.

— Voilà mon affaire ! s'écria Criquet.

— En effet, on ne saurait trouver mieux, remarqua de Sambry.

— La question est de me faire élire.

— Je m'en charge.

— Oui, comment ?

— N'avons-nous pas des présents pour tout le monde ?

— C'est vrai.

— Et puis il y a dans cela une heureuse circonstance.

— Laquelle ?

— C'est que nous pouvons presque vider nos colis de marchandises, pour faire réussir nos plans.

— Voilà ce que je ne comprends pas.

— Puisque nous sommes décidés à retourner en Europe, et que d'ici à Boma il n'y a plus fort loin, nous n'aurons plus à placer une énorme quantité de présents.

— Tiens, au fait, je n'y avais pas pensé.

— Nous allons donc établir votre candidature au trône.

— Toujours pour le bien de la civilisation.

— Bien entendu.

— S'il nous faut vider les trois quarts de nos coffres de marchandises, nous pourrons le faire sans hésiter.

— Je crois, en vérité, que ce moyen est le meilleur.

— Pardi !

— Eh bien, va pour Toumba !

— Et honneur au nouveau roi !

— Le roi est mort, vive le roi ! s'écria sir William.

Trois jours plus tard, la flottille débarqua à Toumba.

Les indigènes accoururent sur le rivage en donnant des signes évidents de fraternisation, à l'égard de l'expédition, militairement groupée sur la place publique.

On sympathisa sur toute la ligne.

Pour le coup, on n'avait pas exagéré sur le compte de ce joli village.

Les habitations y étaient d'une propreté excessive, grandes et spacieuses, n'ayant aucune analogie avec les misérables huttes de bien d'autres tribus.

Les indigènes ne montraient point cette quasi nudité qui répugnait

chez la plupart des peuplades, et ils avaient dans les yeux, comme un éclair de véritable intelligence.

Bien bâtis, de carrure forte et développée, leur aspect causait du plaisir plutôt que de la pitié.

On ne pouvait en dire autant de beaucoup de villages.

Ces détails frappaient immédiatement tout le monde.

— Un endroit modèle, fit sir William.

— Je m'y plainrais volontiers, répondit le chef.

— Ne faisons donc pas de concurrence à Criquet.

— Dans tous les cas, il sera bien tombé.

— Si sa candidature est acceptée.

— Elle le sera.

— N'affirmez pas trop vite.

— Mais diable, on l'achète !

— Parfait. Cependant il y a encore autre chose.

— Quoi ?

— La mariée !

— Quelle mariée ?

— Celle de Criquet, parbleu !

— Eh bien ?

— Il faut qu'il fasse d'abord sa déclaration à l'une de ces charmantes femmes que je vois trotter autour de nous.

— A moins que ce soit vous qui la fassiez pour lui.

— Ah non, merci.

— Pourquoi non ?

— C'est que je serais capable de la prendre pour mon compte.

— Voilà que vous convenez vous-même que la chose est facile.

— Moi ? Jamais !

— Si ! puisque vous le dites.

— Mais enfin, comment fera-t-il ?

— Il n'a qu'à choisir dans le tas.

— Il faut même qu'il en prenne une douzaine, de femmes.

Une main se posa sur l'épaule de l'Anglais.

C'était celle du Bruxellois.

— Je vous ai écouté, dit-il, et vous prie de croire que vous vous trompez à mon égard.

— Vraiment ? En quoi ?

— En voulant me faire polygame.

— Ah !

— Je vous déclare ici que, bien que les lois indigènes me le permettent, je consacrerai le mariage absolument comme en Europe, c'est-à-dire en ne prenant qu'une seule épouse à laquelle je serai fidèle, comme j'espère qu'elle sera fidèle à moi-même.

Criquet disait cela avec une conviction tellement parfaite que l'Anglais même fut convaincu.

Cependant, il s'agissait de ne pas perdre une minute pour prôner la candidature de Criquet, étant donné que l'élection du nouveau roi aurait lieu le lendemain.

— Laissez-moi agir, dit le chef. Que Mwama m'accompagne ; quant à vous autres, faites dresser les tentes, et retirez-vous à l'intérieur.

XLI

UN NOUVEAU ROI

L'ordre de de Sambry fut exécuté ; et pendant que le gros de l'expédition s'en fut aux travaux d'installation, le chef et son serviteur se dirigèrent vers l'habitation du féticheur.

Ce dernier était un vieux bonhomme, parfaitement abordable.

Le chef résolut de ne pas y aller par quatre chemins.

Il exposa en deux mots la demande qu'il venait faire.

Le féticheur s'indigna.

Il roula de grands yeux et fit des gestes à ne pas en finir, prétextant que l'acte proposé par de Sambry constituait une violation des lois de la tribu de Toumba.

— Les dieux puniraient notre peuple ! s'écria-t-il.

— Mais les fétiches des blancs le protégera, répondit le chef.

— Les fétiches des blancs ne peuvent rien pour nous.

— Ils peuvent tout.

— Que l'homme blanc me le prouve.

— Ils nous ont donné la victoire sur les négriers.

Le féticheur ouvrit de grands yeux.

— Est-ce vrai ? demanda-t-il.

— Tout à fait vrai.

— Où les avez-vous battus ?

— Partout.

Le vieillard hésita encore.